XVE CONFÉRENCE ADAMAP

XVe CONFÉRENCE ADAMAP - 22 JUIN 2011

À L'HÔPITAL BOUCICAUT, LE LABORATOIRE D'EUTONOLOGIE…

L'actualité de «ÉLOGE DE LA FUITE» et de «MON ONCLE D'AMÉRIQUE»

HOMMAGE À HENRI LABORIT (1914-1995), chirurgien et neurobiologiste

PR GEORGES DAVID, JACQUES DESCHAMPS, PR JEAN-FRANÇOIS MOREAU
CLAUDE GRENIER, DR JACQUES LABORIT, MARIA LABORIT

avec la complicité d'Alain Resnais et de Jean Gruault
et la générosité de Mr Marin Karmitz, mk2pro

Tant que mes jambes me permettent de fuir, tant que mes bras me permettent de combattre, tant que l'expérience que j'ai du monde me permet de savoir ce que je peux craindre ou désirer, nulle crainte : je puis agir. Mais lorsque le monde des hommes me contraint à observer ses lois, lorsque mon désir brise son front contre le monde des interdits, lorsque mes mains et mes jambes se trouvent emprisonnées dans les fers implacables des préjugés et des cultures, alors je frissonne, je gémis et je pleure. (…) Je m'enferme au faîte de mon clocher où, la tête dans les nuages je fabrique l'art, la science et la folie.

Henri Laborit, Éloge de la fuite

Bienvenu qui se remémorerait le mécanisme conceptuel précis qui conduisit le bureau de l'Adamap à choisir le thème de l'hommage à Henri Laborit pour la XVe Conférence Adamap, la première qui inaugura l'éphémère «Salle événementielle» de l'Hôtel de Miramion en 2011.

Plausible est le départ d'une réflexion sur un fait divers de la semaine comportant un phénomène de fuite. Né en 1938 et marqué par la guerre de 39-45, j'ai été élevé dans le culte chevaleresque du courage, synonyme de la vertu qui implique de faire face au danger, excluant toute fuite malgré l'exemple stratégique du cornélien Horace, sous peine de lâcheté. L'Éloge de la fuite[1], paru en 1976, m'a libéré de cette angoisse, d'autant plus culpabilisante que l'idée de fuite est un symptôme de la dépression mélancolique, accentuée par les échecs, aussi fréquents que redoutés à tous les âges de la vie des ambitieux, pouvant entrainer jusqu'à l'issue finale de la ruine et du suicide.

Henri Laborit[2] fut un neurobiologiste célèbre et populaire chez les carabins et les jeunes médecins que leurs meilleurs professeurs de physiologie plaçaient au même rang que Hans Selyé, théoricien du stress. Il partagea avec ce dernier le triste privilège de n'avoir pas été couronné d'un Prix Nobel, quoi qu'il fut honoré du prestigieux prix américain Albert-Lasker en 1957, son antichambre sauf opposition nationale, ce qui en l'occurrence fut le cas.

Personnalité génialement intelligente et douée, richement complexe et cultivée sur des domaines démesurément volumineux et polyvalents, il se révéla hostile à la surspécialisation étriquée et la conventionalité des opinions. Farouchement indépendant

1 Henri Laborit. Éloge de la fuite. Robert Laffond, Paris, 1976, 233 pages.

2 Henri Laborit, fils orphelin précoce de médecin de la Coloniale né à Hanoï en 1914, atteint à douze ans d'une tuberculose pulmonaire, était titulaire à vingt ans d'une licence de sciences naturelles. Il débuta sa carrière comme élève de l'École principale du service de santé de la Marine et sortit médecin de la Marine. Il se spécialisa en chirurgie à l'Hôpital Militaire du Val-de-Grâce. Au début de la décennie 1950, il s'intéressa à l'anesthésiologie et à la neuroleptanalgésie qui le conduisit à mettre au point l'hibernation artificielle puis le premier neuroleptique du laboratoire Rhône-Poulenc, le chlorpromazine (Largactil®).

et anticonformiste, il ne pouvait que déclancher des éruptions urticariennes chez ses compatriotes. Aidé par les effets «libérateurs» de mai 68 dont il ne fut pas un acteur de terrain, il s'attacha à développer ses propensions à la vulgarisation des résultats de sa recherche[3], notamment La Nouvelle Grille, prélude à Éloge de la fuite. Il fut invité à rejoindre un think-tank élitiste de la décennie 1970, le Groupe des Dix[4].

À l'évocation de son nom, Jacques Deschamps avança un argument décisif en soulignant qu'alors qu'il était direction du Personnel de l'Hôpital Boucicaut dans les années 70, il avait rencontré longuement Laborit qui avait fondé là, avec son propre argent dans le Pavillon Letulle, le laboratoire d'eutonologie, néologisme qu'il avait trouvé comme terme générique de la science des comportements humains. Je rageai in petto d'avoir été totalement ignorant de son existence alors que j'avais été interne d'André Meyer en 1968 puis chef du service de radiologie en 1985, nul n'en parlait jamais. Si Laborit travailla avec les psychiatres de Sainte-Anne sur les phénothiazines[5], et de nombreux centres universitaires internationaux[6], il n'exerça aucune fonction hospitalo-universitaire à l'AP-HP, ni à l'université Paris 5 René Descartes dont dépendait le CHU Necker-Enfants Malades.

De Laborit, je savais qu'il avait été la source inspiratrice du film d'Alain Resnais, «Mon oncle d'Amérique». Pour avoir interviewé Georges David, je savais qu'il avait travaillé avec Laborit dans sa vie de médecin transfuseur à l'hôpital St-Vincent-de-Paul.

Nous décidâmes alors de consacrer la XVe Conférence Adamap à Laborit et l'aventure romanesque du laboratoire d'eutonologie. Nous projetterions d'abord le film d'Alain Resnais grâce à la générosité de Martin Karmitz détenteur des droits de propriétés de l'œuvre et du DVD aux très riches bonus. Suivrait une discussion avec les enfants d'Henri Laborit, en l'occurrence le Dr Jacques Laborit, spécialiste de la psychothérapie des sourds-muets, et sa sœur Maria, actrice qui débuta, enfant, dans le film de son oncle. Georges David accepta d'enthousiasme de venir parler de son maître. Viendraient aussi des représentants de la société des Amis de Laborit, dont un de ses assistants. Alain Resnais, pris par un tournage, me transmit son émotion et sa frustration de ne pouvoir assister à la projection de son fils. Le scénariste du film, Jean Gruault, avec qui j'eus de longues conversations téléphoniques émaillées de nombreuses anecdotes, dut annuler sa participation à la discussion le matin même; il m'autorisa à tirer le meilleur de sa passionnante aventure à partir de l'interview qui fait partie des bonus du DVD. L'assistance fut nombreuse et la discussion dura au delà des heures autorisées grâce à l'amicale compréhension de l'administration de l'Hôtel de Miramion et du Musée.

3 Henri Laborit. La Nouvelle Grille. 1974. Réédité par Gallimard Follo Essai, Paris, n°27, jan 1986.

4 Le Groupe des Dix est le nom donné à un groupement de personnalités françaises qui se réunissaient entre 1969 et 1976 pour échanger leurs idées, notamment sur les sujets croisés de la science et de la politique. Les participants furent entre autres: Henri Atlan, Jacques Attali, Jean-François Boissel, Robert Buron, Joël de Rosnay, Henri Laborit, André Leroi-Gourhan, Edgar Morin, René Passet, Michel Rocard, Jacques Robin, Jacques Sauvan, Michel Serres. Sur un fond de connaissance en cybernétique et en théorie de l'information divers sujets de société sont abordés, dont les relations entre violence et politique, les problèmes drainés par la croissance économique, ou les rapports masculin-féminin. http://fr.wikipedia.org/wiki/Groupe_des_dix_%28France%29
Cf. Brigitte Chamak. Le Groupe Des Dix, ou les avatars des rapports entre science et politique. Editions du Rocher, Paris, 1997, 352 pages.

5 Jean Delay et Pierre Deniker.

6 Université du Québec, Institut psychosomatique de Turin, Université européenne de Lugano

XV[E] CONFÉRENCE ADAMAP

X V E C O F É R E N C E A D A M A P

HENRI LABORIT À BOUCICAUT

Jacques Deschamps
Directeur d'hôpital honoraire
en poste à Boucicaut de 1978 à 1986.

Après un stage effectué à l'hôpital Boucicaut dans le cadre de ma scolarité à l'Ecole National de Santé Publique, j'ai choisi en 1978 d'y débuter ma carrière de cadre hospitalier. Après avoir été assistant pendant deux ans auprès de sa directrice, Madame Henriet, elle avait lancé et m'y associait les études de l' «HÔPITAL DU XVE» qui se concrétiseront dans la réalisation de l'H.E.G.P, je fus nommé directeur-adjoint. J'étais convaincu, projetant pour des raisons personnelles de rester dans Paris à l'AP, que la taille de cet hôpital me permettrait d'y découvrir les multiples aspects de mes nouvelles fonctions.

Ainsi, devenu directeur du personnel, j'ai bien sûr sollicité des rendez-vous auprès de l'ensemble des chefs et des responsables de service pour mieux connaitre leurs activités et leurs projets, leurs recherches et les difficultés propres à cet hôpital dont l'avenir s'annonçait difficile. Assez rapidement comme je l'espérais, j'avais acquis une assez bonne connaissance de l'ensemble des acteurs de cette institution attachante. Pas une fois je n'ai entendu prononcer le nom d'Henri Laborit ni évoquer l'existence de son laboratoire.

Par ma formation, orientée plus sciences humaines que gestion, et mes expériences professionnelles antérieures, j'étais familiarisé avec certains thématiques des ouvrages d'Henri Laborit. Il m'avait été aisé de découvrir derrière le buste du célèbre anatomo-pathologiste Maurice Letulle, au dernier étage du pavillon du même nom, l'existence du laboratoire d'eutonologie. J'appris par la suite que cette superstructure, qui tranchait sur le toit d'un bâtiment fin XIXème, avait été totalement financée par l'éminent chercheur. Il m'a semblé naturel et logique de solliciter aussi une rencontre auprès de ce Professeur aux nombreuses découvertes, et qui allait d'ailleurs connaître une vraie célébrité et multiplier les apparitions télévisuelles après le succès de «Mon Oncle d'Amérique». Il m'accorda rapidement un rendez-vous et je passai un long moment dans ses locaux.

Henri Laborit m'exprima d'abord, avec beaucoup de courtoisie et d'amusement - et sans doute un peu d'ironie !- que j'étais sans doute le premier responsable de Boucicaut à lui rendre visite. Il n'avait pas l'heur de rencontrer la direction ni ses «collègues» hospitaliers. On lui octroyait seulement chaque année son autorisation de rentrer et de garer sa voiture dans la cour. Aucun échange avec la communauté médicale et scientifique de Boucicaut, pas plus avec la Faculté Necker ! Il me présenta ensuite l'ensemble de son équipe et je pus visiter les différents espaces de son laboratoire pour découvrir les cages de ses fameux rats. A la fin de cette visite j'avais l'impression que je passais finalement pour une véritable « curiosité administrative », mais cette originalité ne me déplaisait pas. J'avais aussi choisi cette voie pour faire de telle rencontre. Je repartis admiratif et lesté de quelques numéros de la revue « AGRESSOLOGIE ».

Peu de temps après je conversais avec un ancien collègue, médecin psychiatre du service de santé de l'Armée de l'Air. J'évoquais ma rencontre avec Henri Laborit. Cet ami, plus âgé que moi, l'avait côtoyé au cours de sa formation de médecin militaire. Il me raconta que Laborit, chirurgien, parvenait assez bien à surprendre et à décourager les équipes chirurgicales. Il était si méticuleux, multipliant les observations et les précautions, que la durée des interventions en était sensiblement majorée. Aussi avait-il de vraies difficultés à trouver des compagnons aides-opératoires.

Je rapporte ces deux témoignages avec le plus grand respect pour cet anticonformiste génial.■